

ce n'est pas le grandir, c'est réduire l'intelligence au babullement des enfants, au verbiage des vieillards.

Ce livre est une tristesse.

REMY DE GOURMONT.

SCIENCE SOCIALE

G. Tarde : *L'opinion et la foule* ; Alcan. — Daniel Halévy : *Essais sur le mouvement ouvrier en France* ; Bellais. — Georges Deherme : *La coopération des idées* ; Action morale. — Georges Goyau : *Autour du catholicisme social* ; Perrin. — Jacquinet : *Quelques considérations sur notre temps* ; Perrin. — Henri Dagan : *Superstitions politiques et phénomènes sociaux* ; Stock. — Comte Léon Tolstoï : *L'unique moyen* ; Giard et Brière. — Plaquettes diverses.

C'est toujours un régal qu'un livre de M. Tarde, et notamment *L'opinion et la foule* peut être dit un « petit plat » exquis après les solides nourritures que furent tant de gros et savants traités antérieurs. C'est pour les estomacs un peu délabrés des lecteurs de revues qu'a été « rédigé » le nouvel entremets, aussi la mousse en fut-elle battue d'une main légère, et pourtant elle reste substantielle et savoureuse. Mais changeons de métaphores, et puisque les « avariés », sont à la mode, disons que le nouveau livre de M. Tarde est une excellente étude de la contagion psychosociale. Comment les publics se forment, comment les foules agissent, le sujet est de ceux qui peuvent également fournir de la copie banale à des journalistes en gésine, et de subtils ou neufs aperçus à des Montesquieu ou à des Tocqueville, et M. Tarde est de cette famille-ci. Aussi la lecture des trois « essais » qui composent le volume est elle charmante, d'autant plus charmante que, sauf quelques idées générales plus sous-entendues qu'exprimées, le livre est tout entier en nuances, en inductions, en rapprochements au sujet desquels la divergence est bienvenue. Que serait une conversation où l'un des deux interlocuteurs se bornerait, comme chez Platon, à asséner, au métronome, des « oui, par Zeus ! » Et justement, puisque je parle de ceci, et que le livre de M. Tarde est en grande partie une brillante théorie de la conversation, est-il bien exact que la causerie soit la forme suprême de la communion sociale, la pierre de touche de la sympathie humaine ? C'est l'opinion de tout Français, je le crois, mais qui ne se souvient aussitôt des admirables pages de Carlyle sur le silence, divine communion des âmes, et de ces bonnes soirées que tels philosophes ou musiciens allemands d'autrefois passaient à fumer d'énormes pi-

son intérêt. Tout le monde écrivant bien, l'art serait de ne pas écrire du tout, ou de n'user que de déformations hors de la portée du vulgaire. Mais l'enseignement du style est chimérique. Je l'ai déjà montré et je me propose d'y revenir. Les livres de M. Albalat, s'ils m'irritent, ne le font jamais en vain; c'est qu'il déploie à exposer son erreur une science rare de la littérature et de l'histoire littéraire. Si on n'acquiert pas le don du style en le lisant, pas plus qu'un peintre n'acquerrait le don de la couleur en lisant feu M. Chevreuil, on s'instruit singulièrement: On y apprendrait même la seule chose que n'enseigne pas M. Albalat et celle qu'il sait pourtant le mieux, l'art de composer logiquement un livre et de tirer parti des ressources de son intelligence ou de son savoir. Cela s'apprend. D'instinct ou d'expérience, M. Albalat le possède à merveille.

§

Le livre de Victor Hugo est également, pour d'autres motifs, un de ceux qu'on ne peut examiner en quelques lignes. Il n'excite pas la contradiction; plutôt la stupeur. Et quand on l'a lu, on demeure épouventé aussi de l'audace ou de l'imbécillité des critiques qui le vantèrent comme une œuvre inégalable. Peut-être en tirerait-on vingt pages ingénieuses ou belles; ingénieuses sur l'art, belles comme rêverie. Le reste m'est apparu tel qu'un chaos de puérités grandioses. Il ne fallait pas publier cela. On ouvre au hasard et on lit: « La nature m'a dit que Dieu existe. » Ou bien, et le banal n'a même plus le mérite du laconisme: « Mais qu'est-ce donc que le beau? — Ne définissez pas, ne discutez pas, ne raisonnez pas, ne coupez pas un fil en quatre, ne cherchez pas midi à quatorze heures, ne soyez pas votre propre ennemi à force d'hésitation, de raideur et de scrupule. Quoi de plus bête qu'un pédant? Allez devant vous, dites-vous que Dieu est inépuisable, dites-vous que l'art est illimité, dites-vous que la poésie ne tient dans aucun art poétique, pas plus que la mer dans aucun vase, cruche ou amphore; soyez tout bonnement un honnête homme ayant la grandeur d'admirer, laissez-vous prendre par le poète, ne chicanez pas la coupe sur l'ivresse, buvez, acceptez, sentez, comprenez, voyez, vivez, croissez. » Que l'on compare ce tas de riens avec n'importe lequel des mots de Goëthe même filtrés par le peu intelligent Eckermann. Il faut réduire Hugo à ce qu'il fut, un incomparable maître de la parole et du rythme. Lui attribuer le génie de la pensée,

elles-mêmes sont-elles hors de critique ? Quand Renan caressait le paradoxe, au dîner Magny, était-il dupe de sa propre ironie, ou les Goncourts étaient-ils déjà « celui qui ne comprend pas » ?

§

Revenons vite à cet excellent socialisme. Les **Essais** de M. Daniel Halévy **sur le mouvement ouvrier en France** sont intéressants et écrits de façon agréable ; de plus, optimistes, ce qui est parfait. Un individu fort et bien équilibré cela ne trompe pas ; si c'est bien la société future qui s'annonce par de tels caractères, ayons confiance. » Eh oui ! D'abord il faut toujours avoir confiance, parce qu'il ne faut jamais être lâche, et puis la Force et l'Harmonie sont deux buts qui ne vous égarent guère, tandis que d'autres, même le vrai, le beau et le bien de monsieur Cousin, hum ! Aucune race n'est plus exaspérante que celle des Jérémie, si ce n'est celle des Cassandre. Tout ce qui est humain est mélangé, et ne voir partout que le dangereux ou le désagréable c'est bourgeois dans le sens que Flaubert donne à ce mot. Mais, au fait, je ne sais pas si jamais quelqu'un s'est sérieusement effrayé des Syndicats, des Coopératives, des Universités populaires et de tout cet admirable mouvement spontané qui fait le plus bel éloge non pas de tel parti en *iste*, ne confondons pas, mais du vrai et profond peuple. J'ai vu de près certains groupes ouvriers dont parle l'auteur, celui de Montreuil-sous-bois, par exemple, et je sais quelle sincérité généreuse se cache sous des dehors parfois un peu brouillons. Peu d'hommes sont plus dignes de respect et de sympathie que Georges Deherme, l'initiateur du mouvement des Universités populaires, qui justement vient d'en raconter la genèse dans une substantielle brochure **la Coopération des Idées, une tentative d'éducation et d'organisation populaires**. Je souhaite bien vivement que son œuvre réussisse, et se multiplie, et ne soit plus « servie par le plus éclatant des hasards providentiels », comme dit M. Halévy en parlant de ce que vous savez (au fait, elle renait !) L'éducation sociale et politique de l'ouvrier sera spontanée, sérieuse et énergique, ou elle ne serait, hélas ! pas.

§

M. Georges Goyau donne une seconde série d'études variées qu'il intitule, comme la première, **Autour du catholicisme social** ; ce sont tantôt de brèves mais solides discussions de

principes, tantôt des monographies, sur Ollé-Laprune ou Lecour Grandmaison, tantôt des articles d'actualité sur tel congrès ou telle œuvre d'expansion sociale. Tout est à lire jusqu'à l'épilogue, l'Eglise romaine et les courants politiques du siècle, une vue d'ensemble d'une hauteur singulière, qui parut d'abord dans *Un siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900*, vaste livre aussi précieux que polycéphale. Les livres de ce genre, en ce moment, abondent d'ailleurs, et à ce point du vue, de M. Goyau on pourrait rapprocher M. Jacquinet, qui intitule modestement le sien **Quelques considérations sur notre temps**. Ce M. Jacquinet, je me le représente comme un aimable vieillard, d'esprit cultivé et d'âme rassise, aimant à disserter tantôt sur les *Problèmes de la vie et de la mort*, tantôt sur les questions politico-sociales; et comme il s'attaque à de vastes sujets, comme aussi il entremêle à ses propres réflexions les pages qui l'ont le plus frappé au cours de ses lectures, il faut se réjouir qu'il ait bien voulu, d'abord, ne pas dépasser les dimensions ordinaires de l'in-18 jésus, et ensuite ne pas abuser de sa qualité belge pour nous infliger l'appréciation de la politiquaillerie bruxelloise; nous avons bien assez de la nôtre!

Le livre de M. Henri Dagan, **Superstitions politiques et phénomènes sociaux**, est à lire. On y verra que s'il est facile de railler les vieilles guitares, liberté, justice, etc., il l'est moins d'expliquer les phénomènes sociaux, et surtout de les expliquer d'un ton amène. L'auteur est un polémiste grincheux, il stigmatise généreusement l'ignorance et la mauvaise foi de ses adversaires tout en leur prêtant de complaisantes contradictions, quand il ne leur propose pas, comme à l'excellent docteur J. Bertillon des farces de jocrisse. M. Fouillée aussi est fort malmené, n'a-t-il pas eu le mauvais goût, tout en concédant que M. Dagan pouvait avoir raison de brandir une certaine cause de la dépopulation, d'avancer que d'autres aussi pouvaient n'avoir pas tort en invoquant une cause différente? Il n'y a qu'un jeune universitaire (je crois bien que M. Dagan est agrégé de philosophie) pour montrer de ces intrépidités là : n'admettre qu'une explication, la seule et unique, pour un phénomène aussi effroyablement complexe que la dépopulation! Et quelle cause! La substitution, à partir de 1870, de l'industrie machinisée à l'industrie manufacturière. Vraiment, voilà pourquoi notre fille est muette? M. Dagan croirait-il, par hasard, qu'il n'y avait pas de machines avant 1870 et qu'il n'y a plus d'ouvriers à façon depuis?

ou est-il sûr que les machines inventées avant 1870 n'ont pas rendu indisponibles autant d'ouvriers que celles d'après 1870 ? ou peut-il prouver que ces ouvriers ont eu plus de difficultés après 1870 qu'avant, à se remployer dans des industries nouvelles ou dans les anciennes amplifiées ? ou veut-il dire que les gens ne font des enfants qu'après avoir perpétré un travail de divination sur les statistiques ? ou pense-t-il qu'il n'y a pas de gens assez imprévoyants ou contredisants pour procréer des héritiers malgré la permission des économistes, ou pour ne pas en procréer quand ils le permettent, ou assez mal partagés pour ne pas pouvoir en procréer quand ils voudraient bien le faire ? Et est-il seulement assuré que la natalité ait été, partout, en croissant jusqu'en 1870 et en décroissant ensuite ? Et s'il y a eu des différences, serait-ce que la machinofacture n'a pas fonctionné en Angleterre, je suppose, aussi bien qu'en France ? On n'en finirait pas, et en vérité c'est prendre trop au sérieux un doctrinaire qui prend si peu au sérieux les autres. M. Dagan, parlant de ceux qui rappellent ici les maladies vénériennes, hausse les épaules : « On conviendra que cette explication est trop superficielle pour qu'on s'y attarde sérieusement. » Soit ! que ce monsieur se hâte fumistement, à moins qu'ils ne préfère tirer profit d'une de ses propres remarques : « Cet abtme de contradictions douloureuses nous prouve la complexité des problèmes contemporains. Elle (la complexité, je pense) nous montre en même temps le cas qu'il faut faire des vagues théories imaginées par des écrivains incompetents égarés dans ces labyrinthes. »

§

Pendant sa dernière maladie, Tolstoï écrivit l'**Unique moyen**, une courte homélie que l'on vient de nous traduire, avec raison, car rien de ce qui vient de Tolstoï ne doit nous laisser indifférents. De par son mélange de charité tendre pour tous les hommes et d'horreur pour tout ce qui est construction sociale ou instruction métaphysique, le grand écrivain slave est le plus parfait et le plus inattendu représentant du bouddhisme, et nous manquons parfois un peu de bouddhisme. Beaucoup, qui prennent un fragment du *moyen* de Tolstoï et le combinent avec le leur propre, feraient mieux de le prendre tout entier et tout seul.

Et, pour finir, quelques plaquettes : *Le Mariage libre* par M. Jacques Ménéil (les Temps nouveaux) vous voyez cela d'ici. *Le droit de vivre et ses conséquences rationnelles* par

trouverait d'autres en cherchant un peu.— L'affaire se complique lorsqu'il s'agit d'établir où se trouve le véritable tombeau, car Peladan adopte avec une ardeur furieuse le sentiment de Fergusson et de Victor Langlois, certifiant qu'il le faut chercher dans la mosquée d'Omar. — Comment s'accomplit la substitution, et pour quoi ? L'emplacement des Lieux-Saints ayant été déterminé par sainte Hélène, Constantin y fit élever une coupole, l'*Anastasis*, et une basilique, le *Martyrion*, recouvrant la sépulture du Christ et le lieu de son supplice; entre ces deux monuments s'étendaient des cours et des colonnades. Jérusalem ayant été conquise par les Perses, puis par les mahométans, les édifices de Constantin furent détruits à l'exception du saint Tombeau; en 969, le Khalife fatimite Moez incendia la basilique déjà reconstruite, et chassa les chrétiens du Moriah. On leur permit plus tard de rétablir les Saints Lieux, et le clergé, voulant à tout prix conserver la tradition, construisit un saint Sépulcre où il put et comme il put, dans le quartier des marchands d'Amalfi où se trouvaient une église dédiée à la Vierge, un couvent et un hôpital sous le nom de Saint Jean, berceau des hospitaliers de Rhodes et de Malte. Cette nouvelle église du Sépulcre fut détruite par le Kalife Hakem en 996; une reconstruction eut lieu de 1038 à 1041 et les croisés maîtres de Jérusalem en 1099, rebâtirent le saint Sépulcre, à peu près tel que nous le voyons aujourd'hui, sans doute de 1131 à 1148. Quant à la célèbre mosquée d'Omar, elle serait l'ancienne rotonde de Constantin, l'*Anastasis*, transformée et maquillée par les musulmans de même que Sainte-Sophie de Constantinople. Il faudrait voir en elle un monument du iv^e siècle dont les fenêtres cintrées sont devenues quadrangulaires, qu'on a revêtu de marbre et de faïences et décoré d'une frise en calligraphie arabe, agrémenté de motifs, de portiques, de vitraux multicolores; le tombeau du Christ serait toujours recouvert par la Sakhra, la coupole ou le dôme du Rocher.—On sait toutefois que la mosquée d'Omar a été souvent étudiée et qu'on s'est jusqu'ici accordé à y reconnaître une construction musulmane; sa coupole n'est point hémisphérique mais bulbeuse, et autant que les dates peuvent aider en de telles recherches on peut croire qu'elle a été élevée vers 691 et le dôme refait en 1022. Les connaissances archéologiques de Joséphin Peladan n'inspirent pas du reste une confiance absolue et il dit fort justement que sa théorie pourrait être reprise par un membre de l'Institut. La discussion en tous cas serait longue.— On peut

M. Dugast (Giard et Brière), cela aussi. *La France Agricole*, par M. Fabius de Champville (78, rue Taitbout), un joli nom, ma foi, très symbolique. *Referendum*, par M. Petrus Durel, encore un joli nom à la 1830, réponse à une question de la Revue du monde latin sur l'avenir des races latines; il suffira, paraît-il, de leur faire relire quelques passages des Mémoires d'Argenson. Bénin, bénin!

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'emplacement du Saint-Sépulcre et *La Terre du Christ*, par Joséphin Peladan, Flammarion, 3.50. — J.-J. Jusserand : *Les Sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, 1 lon, 6 fr. — Ch. Diehl : *En Méditerranée, promenades d'histoire et d'art*, A. Colin, 3.50. — Elysée Reclus : *L'Afrique Australe*, Hachette, 10 fr. — Commandant de Pimodan : *Promenades en Extrême Orient*. Champion. — C. Barbet : *Au seuil de l'Orient*, Société libre d'édition, 3.50. — Etienne Richet : *Les régions boréales*, Schleicher, 2 fr

La Terre du Christ, du Sar Peladan qui visita récemment la Palestine où d'ailleurs il se fit honnir et jeter des pierres par tous les dévots de Jérusalem — remit en question l'emplacement des Lieux-Saints et surtout du Saint-Sépulcre, sur lesquels tant de réserves ont déjà été faites. On a pu s'étonner, sourire même, de la précision un peu puérile qui étiqueta en Terre Sainte les divers endroits mentionnés dans les Evangiles et les lieux mêmes de la Passion; l'arrangement naïf du Sépulcre et du Golgotha, séparés aux temps anciens par un espace de quatre cents pas et une altitude différente et que l'on montre depuis les Croisades recouverts par les bâtiments d'une même église a paru suspect même à des croyants. Mais à la vérité les choses datent de loin, le Sar Peladan, qui cite pour soutenir son opinion, — accusant tout net le clergé d'un tripatouillage religieux, — *l'Essai sur la topographie ancienne de Jérusalem* de l'anglais Fergusson, et une brochure de M. Victor Langlois datée de 1861, pouvait remonter beaucoup plus haut; la *Palestine* de Munck (1845) qui mentionnait le fait, indiquait plusieurs des savants, qui n'hésitèrent point à critiquer la tradition encore suivie, et entre autres les Allemands Korte (1741), Plessing (1789), Ritter (1818), les Américains Robinson et Smith (1838) dont l'ouvrage est classique; mais dès le xix^e siècle il s'était élevé des doutes; Quaresmius dont la description fut publiée à Anvers en 1639 se plaignait aussi de ces misérables hérétiques d'Occident qui nient que le Saint-Sépulcre soit celui où le corps de Jésus fut déposé ». On en

trouverait d'autres en cherchant un peu. — L'affaire se complique lorsqu'il s'agit d'établir où se trouve le véritable tombeau, car Peladan adopte avec une ardeur furieuse le sentiment de Fergusson et de Victor Langlois, certifiant qu'il le faut chercher dans la mosquée d'Omar. — Comment s'accomplit la substitution, et pour quoi ? L'emplacement des Lieux-Saints ayant été déterminé par sainte Hélène, Constantin y fit élever une coupole, l'*Anastasis*, et une basilique, le *Martyrion*, recouvrant la sépulture du Christ et le lieu de son supplice; entre ces deux monuments s'étendaient des cours et des colonnades. Jérusalem ayant été conquise par les Perses, puis par les mahométans, les édifices de Constantin furent détruits à l'exception du saint Tombeau; en 969, le Khalife fatimite Moez incendia la basilique déjà reconstruite, et chassa les chrétiens du Moriah. On leur permit plus tard de rétablir les Saints Lieux, et le clergé, voulant à tout prix conserver la tradition, construisit un saint Sépulcre où il put et comme il put, dans le quartier des marchands d'Amalfi où setrouvaient une église dédiée à la Vierge, un couvent et un hôpital sous le nom de Saint Jean, berceau des hospitaliers de Rhodes et de Malte. Cette nouvelle église du Sépulcre fut détruite par le Kalife Hakem en 996; une reconstruction eut lieu de 1038 à 1041 et les croisés maîtres de Jérusalem en 1099, rebâtièrent le saint Sépulcre, à peu près tel que nous le voyons aujourd'hui, sans doute de 1131 à 1148. Quant à la célèbre mosquée d'Omar, elle serait l'ancienne rotonde de Constantin, l'*Anastasis*, transformée et maquillée par les musulmans de même que Sainte-Sophie de Constantinople. Il faudrait voir en elle un monument du iv^e siècle dont les fenêtres cintrées sont devenues quadrangulaires, qu'on a revêtu de marbre et de faïences et décoré d'une frise en calligraphie arabe, agrémenté de motifs, de portiques, de vitraux multicolores; le tombeau du Christ serait toujours recouvert par la Sakhra, la coupole ou le dôme du Rocher. — On sait toutefois que la mosquée d'Omar a été souvent étudiée et qu'on s'est jusqu'ici accordé à y reconnaître une construction musulmane; sa coupole n'est point hémisphérique mais bulbeuse, et autant que les dates peuvent aider en de telles recherches on peut croire qu'elle a été élevée vers 691 et le dôme refait en 1022. Les connaissances archéologiques de Josephin Peladan n'inspirent pas du reste une confiance absolue et il dit fort justement que sa théorie pourrait être reprise par un membre de l'Institut. La discussion en tous cas serait longue. — On peut